

XYZ. La revue de la nouvelle

Hors service

Nicolas Tremblay



Number 107, Fall 2011

Marionnettes et automates : animés... mais vivants

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64516ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tremblay, N. (2011). Hors service. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (107), 63–64.

Hors service

Nicolas Tremblay

DEBOUT, le dos bien droit et l'allure fière, l'automate attend patiemment que sa pile recharge. Le vent souffle avec violence dehors et soulève, en passant par les carreaux brisés des fenêtres, des volutes de poussière dans la maison. Une vive clarté inonde la pièce ; on dirait que les rayons du soleil traversent les murs de toutes parts et qu'ils effacent impitoyablement les ombres. Ainsi exposés à la férocité des éléments, les objets, qui s'abandonnent à la lente usure de leur corps, attendent la fin, étant depuis longtemps devenus inutiles. La table et les chaises de la cuisine sont renversées. Les armoires ont vomi leur vaisselle dont les miettes jonchent désormais le plancher. Les aiguilles de l'horloge n'avancent plus, tout comme les chiffres sur le cadran du four à micro-ondes, lesquels ont en réalité disparu. Dans le salon tout près, des ressorts percent le cuir des divans, couverts d'une croûte de saleté grisâtre, devant une télévision cassée. Parce que leurs livres se sont enfin évaporés, trois bibliothèques en peine n'évoquent plus que le silence, qui projette son écho au sein d'une lumière crue dont on pressent l'inaltérable barbarie.

Nous disons un automate, mais c'est plutôt un mannequin. Sa silhouette est bien sûr humaine. De loin, on pourrait se méprendre, et croire à une résurrection. Votre espoir aussitôt né s'évanouirait. Car la peau est un métal froid et résistant. Vissée sur des épaules carrées, la tête affiche un sourire stupide. Le regard fixe éperdument le vide. Sans paupières, les yeux, durs et secs, ne se ferment jamais sur leur conscience. Des simulacres de trous imitent, au-dessus de la bouche, les narines d'un nez inexistant et, sur les côtés du crâne chauve, des oreilles. Quelques courbes dessinent des muscles aux bras et aux jambes, mais cela ne trompe personne. Au lieu d'un cœur et des organes, c'est un mécanisme qui assure le mouvement des membres, un assemblage de pièces, de roues dentelées et de chaînes, actionné par un moteur à essence qui

est lubrifié par une huile noire que pompent des pistons frénétiques. Bien que toute cette agitation interne se passe en secret sous l'épaisse carapace argentée, les créateurs des automates savent très bien ce qui grouille chez ces derniers. Néanmoins, au temps lointain où ils cohabitaient avec ces machines intelligentes, ils faisaient la différence entre la chair et le métal. Quand la vie du robot s'actionne, le trou de l'anus exhale d'ailleurs une fumée noire. Seulement après, la pile alimente l'automate, qui devient alors propre. Entre les jambes, une petite bosse dérisoire, qui suscitait bien des remarques grivoises autrefois, suggère la présence d'un sexe mâle. Mais il ne sort jamais rien de là, pas même l'expression d'un désir.

Entre les omoplates, un trou d'une forme parfaitement rectangulaire a été creusé. Un fil en sort, qu'on peut replier — nous l'imaginons — dans le compartiment, avant de remettre le couvercle. Le fil descend jusqu'au sol en longeant les fesses et les jambes. L'autre bout est fiché dans une prise électrique. Des rats, motivés par une espèce de mission divine, l'ont cependant grignoté malicieusement, allant jusqu'à le sectionner. Ils s'y sont pris à plusieurs, car cela provoquait des courts-circuits et les tuait presque sur-le-champ, de telle sorte que leurs cadavres s'empilent aujourd'hui aux pieds du robot, que ce charnier n'émeut guère. Plus exactement, les corps des rongeurs ne sont plus que des squelettes dont la chair s'est depuis longtemps décomposée. Les larves ont eu en fait bien du temps pour nettoyer les os, jusque dans leurs plus petits interstices, avant de quitter les lieux pour de bon. Quand le vent siffle contre les murs de la maison, on pourrait croire que ce sont les rats qui couinent, à cause de l'éternel rictus qui traverse la tête de leur squelette. La nature, qui a abandonné l'automate dans un monde désertique, s'est vengée de l'orgueil humain, disent-ils moqueurs, en planifiant son propre suicide.